

Zeitschrift: Der Armenpfleger : Monatsschrift für Armenpflege und Jugendfürsorge
enthaltend die Entscheide aus dem Gebiete des Fürsorge- und
Sozialversicherungswesens

Herausgeber: Schweizerische Armenpfleger-Konferenz

Band: 24 (1927)

Heft: 4

Artikel: Pestalozzi, père des pauvres [fin]

Autor: Genoud, Léon

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-837492>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Der Armenpfleger

Monatschrift für Armenpflege und Jugendfürsorge.

Offizielles Organ der Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz.

Beilage zum „Schweizerischen Zentralblatt für Staats- und Gemeinde-Verwaltung“.

Redaktion:

Pfarrer A. Wild, Zürich 2.

Verlag und Expedition:

Art. Institut Orell Füssli, Zürich

„Der Armenpfleger“ erscheint monatlich.

Jährlicher Abonnementspreis für direkte Abonnenten Fr. 6.—, für Postabonnenten Fr. 6.20.
Insertionspreis pro Nonpareille-Zeile 20 Rp.

24. Jahrgang

1. April 1927

Nr. 4

Der Nachdruck unserer Originalartikel ist nur unter Quellenangabe gestattet.

Pestalozzi, père des pauvres.

Par Léon Genoud, Fribourg.

(Fin.)

En 1798, les armées françaises pénétrèrent en Suisse. Bien que battues à Neuenegg par les Bernois, elles arrivèrent jusque dans la Suisse primitive. Le 9 septembre, les Unterwaldois devaient se défendre contre une armée dix fois supérieure, et ce fut un grand désastre. De nombreux enfants abandonnés durent être recueillis par des gens compatissants.

Le Directoire helvétique envoya Pestalozzi à Stans, afin de prendre la direction d'un orphelinat à créer et qui s'ouvrit le 14 janvier 1798 avec 50 enfants. Il y en eut, dans la suite, près de 80. Pestalozzi était toute la journée au milieu d'eux. „J'étais comme un père des pauvres dans le cercle de mes enfants“, écrivait-il plus tard dans ses mémoires. Il les instruisait en leur apprenant d'abord à parler, puis à épeler, puis à lire et à écrire; il voulait les former au travail manuel; mais tout lui manquait, les matières premières et les outils nécessaires. Ce n'est que plus tard qu'il put former ses enfants au filage du coton. Mais Pestalozzi vit clairement qu'avant d'enseigner tout à la fois, il fallait fonder solidement et séparément, d'une part, l'étude de l'école, de l'autre, le travail de l'atelier.

Cependant, alors déjà, dans le travail des enfants, Pestalozzi accorda beaucoup moins d'importance au gain immédiat qu'à l'exercice corporel qui, en développant les forces et l'adresse des enfants, devait leur procurer plus tard, un bon gagne-pain. L'expérience montra, en outre, à Pestalozzi, qu'on ne peut former simultanément et avec succès, des enfants nombreux et d'âge très différent; puis, qu'il est possible de leur enseigner bien des choses pendant leur travail manuel.

Après la bataille de Zurich, les Français se replièrent sur les petits cantons. Pestalozzi dut alors dissoudre son orphelinat qui fut transformé en lazaret de campagne. Les enfants furent placés auprès de familles de confiance. Grand fut le chagrin du philanthrope; mais il ne fut pas cependant délaissé. On connaissait les résultats magnifiques de son activité: Le Ministre Stapfer l'envoya avec les orphelins qui lui restaient, au Château de Berthoud

où il s'installa. Le temps des grandes expériences était arrivé. Son école se développa si bien que des collaborateurs devinrent nécessaires.

Arriva 1803, le préfet de Berthoud voulut s'installer au château et Pestalozzi dut partir avec ses orphelins pour occuper, à Münchenbuchsee, l'ancien couvent des Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem. Là, il rencontra Fellenberg, avec lequel il passa une convention pour la création d'une école de pauvres; mais Fellenberg prit la direction de l'école, expédia les pauvres et ne garda que les enfants payants. Pestalozzi n'accepta qu'à titre transitoire cette situation, qui paralysait son action morale. Il reçut des offres de Nyon, de Payerne et d'Yverdon. Il donna la préférence à cette dernière ville, où il resta vingt ans. Ce furent là les plus belles années de sa vie, mais plusieurs de ses collaborateurs ayant mal interprété ses principes, il s'ensuivit une organisation qui ne répondait pas du tout au but poursuivi. A côté de quelques enfants pauvres, il y avait de nombreux élèves fortunés venant de tous les pays de l'Europe pour étudier la méthode.

Cette renommée ne lui fit pas abandonner ses chers pauvres. Ne disait-il pas souvent qu'à Neuhof, à Stans, il vivait comme un mendiant pour apprendre aux mendiants à vivre comme des hommes? Aussi, en 1818, il établit dans un quartier d'Yverdon, au Clendy, une nouvelle école de pauvres. Elle commença avec douze enfants des deux sexes, la plupart orphelins ou abandonnés. Pestalozzi s'y consacra tout entier, malgré ses soixante-douze ans, avec la même activité, le même zèle, le même enthousiasme que dans le temps de sa jeunesse, et avec le même succès admirable qui avait couronné ses premiers efforts à Neuhof, à Stans et à Berthoud.

Au bout de quelques mois, il y eut au Clendy trente élèves, et leur progrès étaient merveilleux; mais, bientôt des pensionnaires riches, venant de l'Angleterre, ayant été admis, l'école perdit le caractère que Pestalozzi lui avait donné. Après un an d'existence, en juillet 1819, l'école du Clendy fut réunie à l'institut du Château d'Yverdon.

Depuis lors, l'institution comprenait des pauvres (les pauvres étaient destinés à devenir instituteurs du peuple), et des riches, des garçons et des filles, une école élémentaire de petits enfants, un collège, une école normale. Les enfants pauvres vaquaient aux travaux domestiques pendant les heures où les autres se récréaient.

Le 2 mars 1825, après vingt-cinq ans d'épreuves, Pestalozzi, encore une fois ruiné, rentra à Neuhof. Sa grande compassion pour les pauvres lui avait inspiré ses premiers travaux dans l'éducation de la jeunesse, ce sentiment continua à l'obséder jusqu'à son dernier soupir.

Dans les derniers temps de sa vie, Pestalozzi écrivit son „chant du cygne“. Parlant de l'apprentissage, il le définissait comme suit: „De même qu'il faut des exercices élémentaires relatifs au nombre et à la forme pour constituer une gymnastique intellectuelle, de même il faut des exercices élémentaires d'art, de travail, de pratique pour constituer une gymnastique corporelle qui mette l'homme en état de réussir dans sa vie industrielle. L'apprentissage professionnel n'est qu'une spécialité de cette gymnastique.“

Pestalozzi a toujours recherché les moyens à employer pour retirer le peuple de la misère dans laquelle il se trouvait plongé; mais il reconnut bientôt qu'on ne peut aider efficacement le pauvre que si celui-ci peut et veut s'aider lui-même; c'est-à-dire que sa misère matérielle ne peut disparaître tant

qu'existe sa misère intellectuelle et morale. En d'autres termes, le vrai remède, c'est l'éducation.

En mourant, Pestalozzi avait formulé le vœu que son Neuhof redevînt une école pour *pauvres*. Son petit-fils oublia ce vœu et vendit Neuhof. Cependant, en 1833, le gouvernement d'Argovie avait manifesté le désir de faire appel à des contributions particulières pour créer cette école de pauvres. Le 1er juin 1845, la Société d'Agriculture d'Argovie décida, pour conserver le souvenir de Pestalozzi, d'ouvrir à Neuhof une maison d'éducation pour enfants pauvres, avec utilisation du domaine. Une somme de 5000 fr. fut réunie dans ce but. Mais ce ne fut qu'en 1909, après bien des péripéties auxquelles la spéculation ne fut pas toujours étrangère, qu'un comité composé de délégués de divers gouvernements cantonaux et de la Société suisse des instituteurs put enfin racheter la propriété de Neuhof.

On pensait d'abord y installer un asile pour enfants d'alcooliques, une école normale de travaux manuels, une école modèle. . . .

On décida d'en faire une colonie agricole-industrielle pour l'éducation et l'apprentissage de garçons de 14 à 18 ans. La Confédération assura un subside de 60,000 fr., la Société suisse des instituteurs (Schweiz. Lehrerverein), la Société suisse d'Utilité publique et la Conférence des directeurs de l'Instruction publique, le solde des 60,000 fr. nécessaires à l'achat. Une collecte fut faite dans les écoles. A fin 1912, on avait réuni $\frac{1}{4}$ de million.

Aujourd'hui, Neuhof constitue une belle colonie agricole avec de nombreux élèves. L'enseignement comprend l'instruction générale, le jardinage et les métiers de cordonnerie et de tailleur.

L'exemple de Pestalozzi dans l'éducation des pauvres eut une suite à Fribourg. D'abord, son ami le Père Girard, traduisit en français un petit roman de Tschudi, qu'il intitula: „Le village du Val d'Or et où il montre la transformation complète d'un village, grâce à l'établissement d'une école primaire et à l'influence d'un bon maître d'école, constatation que Pestalozzi avait faite pratiquement.

D'autre part, le P. Girard présenta, en 1817, à la Société d'Utilité publique de Fribourg, la proposition de créer un atelier-école, comprenant le travail manuel et la culture de l'intelligence. L'administration communale de Fribourg adoptait en 1820, le projet du P. Girard et créait la Fabrique de Bienfaisance installée dans la maison située aujourd'hui entre le bâtiment de la Grenette et la Banque de l'Etat, et où 20 jeunes filles pauvres apprenaient à coudre, à carder la laine, à tresser la paille et en même temps à lire, écrire et calculer. Cette institution prospéra puisqu'il y avait, en 1855, une cinquantaine d'élèves ou ouvrières qui travaillaient au tissage, à la confection des vêtements et au tressage de la paille. Mais après 1856, le nombre des élèves et des ouvrières diminua et l'on dut faire une tombola pour combler le déficit. L'ouverture des hôtels, la construction des chemins de fer changèrent les idées économiques de la population et la Fabrique de Bienfaisance, évidemment inspirée au P. Girard par l'exemple de Pestalozzi, fut fermée.

Ausweisung wegen Verarmung gemäß Art. 45 der Bundesverfassung.

Das Bundesgericht hatte kürzlich einen Streit zwischen den Kantonen Zug und Zern und Zug zu entscheiden, dem ein Tatbestand zugrunde liegt, der in ver-